

Moi, le maître-ès-arts Gonsalve Bercé,
 Ai, pèlerinant, un champ traversé,
 Verdant et fourni, de fleurs tapissé,
 A point pour quelqu'un de marche lassé.
 Venaient, par le vent, suaves haleines
 Qui rafraîchissaient l'esprit et les veines;
 Sortaient des cailloux bruyantes fontaines,
 Fraîchettes l'été, l'automne plus saines.

BERCÉE.

*El mes era de Mayo, un tiempo glorioso,
 Quando facen las aves un solaz deleytoso,
 Son vestidos los prados de vestido fermoso,
 Da suspiros la duenna la que non ha esposo.*

*Tiempo dulce é sabroso por bastir casamientos,
 Ca lo tempran las flores é los sabrosos vientos,
 Cantan las doncelletas, son muchas a convientos,
 Facen unas à otras buenos pronunciamientos.*

*Andan mozas é viejas cobiertas en amores,
 Van coger por la siesta a los prados las flores,
 Dicen unas a otras : « bonos son los amores,
 « Y aquellos plus tiernos tienense por meyores. »*

LORENZO.

C'était la saison agréable à tous ,
 Où semblent les champs s'habiller pour nous ;
 Où font les oiseaux ménages si doux ,
 Et dame soupire en faute d'époux ;
 Où charme le nœud qui fait les familles ;
 Où sentent les fleurs et chantent les filles ;
 Aucunes aussi, derrière les grilles ,
 Entre elles contant histoires gentilles.
 Jeunette et pas jeune écoute son cœur ;
 On sent du malaise : on cueille une fleur ;
 « Amour , dit aucune , est bon guérisseur :
 » Le veux le plus tendre , il est le meilleur. »

LORENZE.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERÍA DE CULTURA

(10) Du nom de son héros son vers s'est ennoblí.

Nous prétendons en Espagne que c'est de notre
Alexandre, écrit en grand rythme à hémistiches
 égaux, qu'a pris son nom le vers dont la Muse
 française a fait depuis la fortune. D'un autre côté,
 cet honneur est revendiqué, on dirait même à
 double titre, pour le français Alexandre Páris,
 poète du douzième siècle, collaborateur d'une
 histoire en vers du même Alexandre le Grand.



JUNTA DE ANDALUCÍA



ALPHONSUS X SAPIENS.

Bordes del

del de Engemann

- (11) Un génie apparaît sur ce Pinde sauvage ;
Notre langue aussitôt de l'antique servage
S'affranchit, et cadence un rythme ingénieux.

Le monde civilisé honorera toujours l'homme extraordinaire qui, dans un siècle de ténèbres, sut réunir en lui le législateur, le mathématicien, l'historien et l'astronome, et orner des lauriers du poète les couronnes de Léon et de Castille. Alphonse X fit faire un pas immense à la langue et à la poésie, comme écrivain et comme roi. La langue castillane n'eut, en quelque sorte, d'existence réelle qu'à dater du décret de ce prince qui la mit en possession des actes publics, jusqu'alors rédigés en latin : d'un autre côté, il y a tant de distance entre les vers d'Alphonse et ceux de ses devanciers, que quelques critiques ont révoqué en doute qu'il en fût l'auteur. Mais comme il n'y a pas moins de différence entre la rédaction du code dit des *Sept Parties*, bien connue pour lui appartenir, et le langage de la même époque que l'on trouve ailleurs, la supériorité des poésies attribuées au royal écrivain cesse de fournir un

argument pour les lui contester. Un écrit périodique espagnol ¹, que nos malheurs politiques font publier à Londres, travail plein d'utiles recherches, a indiqué dernièrement quelques ouvrages de plus que ceux que l'on connaissait d'Alphonse X.

L'échantillon que nous donnerons des vers du fils de saint Ferdinand montrera dans le poète le prince malheureux. C'est le début du poème des *Complaintes (las Querellas)*. Il paraîtrait écrit à l'époque où Alphonse abandonnait la Castille à un fils rebelle, et il parle avec Diègue Perez de Sarmiento, qu'il avait employé dans différentes ambassades. Sarmiento se trouvait alors auprès du Saint-Siège, où son roi pouvait avoir plus que jamais besoin d'un affidé, étant sur le point d'employer le secours des armes musulmanes :

*A ti, Diego Perez Sarmiento, leal,
Cormano é amigo é firme vasallo,
Lo que à mios homes por cuita les callo
Entiendo decir plañendo mi mal :*

¹ *Ocios de Españoles emigrados.*

*A ti que quistate la tierra é cabdal ,
 Por las mias haciendas en Roma é allende ,
 Mi péndola vuela ; escúchala dende ,
 Ca grita doliente con fabla mortal.*

*; Como yace solo el rey de Castilla ,
 Emperador de Alemaña que foé ;
 Aquel que los reyes besaban el piè ,
 E reynas pedian limosna é mancilla !
 El que de hüeste mantuvo en Sevilla
 Diez mil de á caballo é tres dobles peones ;
 El que acatado en lejanas naciones
 Foé por sus tablas , é por su su cochilla.*

*Toi , Diègue Perez , mon noble vassal ,
 Te cherche dans Rome avecque mystère :
 Les choses qu'aux miens par force dois taire
 A toi veux écrire , ami tant loyal ,
 Qui laissas tes biens et le sol natal ,
 Pour le mien service au lointain rivage ;
 T'entretient ma plume en triste langage ,
 Plaintive t'appelle à plaindre mon mal.*

*Il est délaissé , manquant d'un asile ,
 Ce roi castillan ! naguère empereur ,*

Dont reines cherchaient mercis et faveur,
 Dont baisa les pieds plus d'un roi docile;
 Qui soutint armés cavaliers dix mille,
 Et de fantassins trois fois les chevaux;
 Pour tranchante épée et savans travaux
 Fameux hors d'Espagne autant qu'à Séville.

Plus loin seront indiquées les autres compositions poétiques de ce prince.

(12) Alphonse reconstruit les rouages des cieux.

On connaît la saillie originale par laquelle Alphonse le Sage montra combien il était supérieur au système astronomique de son temps : « La machine n'eût pas été si compliquée, si j'avais assisté au conseil de la création. »

(13) Ses grands sont mutinés ; un frère les imite ;
 Dans Grenade aiguisant le fer de l'Islamite.

Déjà Henri, frère puîné d'Alphonse, s'était déclaré contre son frère en faveur de la révolte

de Don Lope de Haro; mais, échouant dans ses tentatives pour susciter des ennemis au roi parmi les princes maures, il s'était vu obligé de se réfugier en Afrique. Le soulèvement de 1272, conduit par Nuño Gonzalès de Lara, aidé de Philippe, second frère du roi, eut plus de succès. Ils furent rejoints à Grenade par Fernandez de Castro, Lope de Mendoza, Gil de Roa, Rodrigue de Saldagne, et les deux Haro, Nuño et Lope; ils décidèrent le roi maure à marcher contre la Castille.

(14) Prince espagnol, renonce au bandeau des Césars.

Alphonse X, petit-fils par sa mère de l'empereur Philippe, avait été élu au trône impérial en 1256 par l'intérêt de l'archevêque de Trèves et du duc de Saxe. L'élection fut contestée, et les difficultés de sa position intérieure avaient empêché le roi de Castille de faire valoir ses droits : la dernière traverse dont il vient d'être fait mention le décida à y renoncer. Alphonse accepta l'offre du souverain pontife, qui payait son désis-

tement par la cession du dixième des rentes ecclésiastiques, pour subvenir aux frais de cette guerre de Grenade.

Quelques années après éclata la révolte du prince Don Sanche, fait historique suffisamment connu.

(15) Alphonse avait offert des chants à Polymnie.

C'est en dialecte gallicien, plus naïf que le castillan, que composa ses vers à chanter notre roi poète. Il existe un livre de ces petits poèmes lyriques nommés *cantigas*, dont quelques exemples sont rapportés dans les *Annales de Séville*, d'Ortiz de Zúñiga.

(16) De la science occulte, avec art rajeunie,
Versifié le rêve.

L'ouvrage le plus considérable en vers que nous ayons d'Alphonse est un poème didactique de chimie, intitulé *le Trésor*. Il y est dit expressément qu'un chimiste égyptien, attiré par le roi

à sa cour, savait faire la pierre philosophale; qu'il en montra la manière à ce prince; qu'ils la firent ensemble, et ensuite le roi la fit tout seul. Mais on dirait que le poète a voulu s'amuser aux dépens de l'avidité et de la curiosité humaines. Après qu'on a été engagé dans une lecture intéressante par un certain nombre de strophes claires et bien faites, on rencontre des paragraphes de neuf à dix lignes écrits en chiffres, et dans un chiffre tel qu'on n'a jamais pu en trouver la clef.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

FIN DES NOTES DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

INTRODUCTION.

TEMPS ANCIENS.

DEUXIEME EPOQUE.

L'archiprêtre de Hita. — Jean de Ména.

Villena. — Le marquis de Santillane. — Boscan.

— Hurtado de Mendoza.

VINGT lustres, vingt encore, aux champs de notre Espagne
Apporteront la guerre, et la mort sa compagne,

Sans que l'art qui nous charme ait, par d'autres succès,

De l'auguste écrivain poursuivi les essais.

Des temps dignes du roi, fratricide barbare,

Que par un fratricide a puni Trastamare,

Quelques noms sont restés pour des vers peu connus (1).

Seul, un prélat galant, accueilli par Vénus (2),

L'archiprêtre d'Hita, Ruiz, méchant aimable,

Enclin à marier la légende à la fable,

Sur ses contemporains d'assez haut domina

Pour servir de jalon entre Alphonse et Ména.

Quand, habile à suspendre un avenir sinistre,
Prisonnier de ses grands, ou sujet d'un ministre (3),
Jean second, échappant aux troubles par les jeux,
Donne un air pittoresque à son règne orageux,
Qu'entre vingt chansonniers lui-même il versifie (4),
Un poète au talent joint la philosophie (5);
Son œuvre a fait époque et l'honore aujourd'hui.

Enlevé dans l'espace, il regarde sous lui
Les cercles du Destin, qu'il appelle Fortune :
Ils sont trois, et chacun, dans la sphère commune,
Tourne, à la fois atteint des sept astres errans,
Qui font et nos succès et nos goûts différens.
Par degrés autour d'eux se déroulent les âges,
Tandis qu'un seul avance au travers des nuages:
C'est celui dit présent, toujours près de finir,
Qui grossit le passé, dégageant l'avenir.

Éclairé par lui-même, ou par son divin guide,
Le poète redit, dans un ordre lucide,
Les hommes et les faits, notre monde et ses lois,
Instruit les nations et conseille les rois.
Merveilleux, si déjà n'avait tracé la route
Un autre voyageur, sous l'inférieure voûte
Inspirant à la terre un puissant intérêt;
Mena fut moins heureux aux lieux qu'il parcourait :

Il n'y rencontra point la naïve Francesque ¹ ;
 Il n'a pas approché du talent gigantesque,
 Peintre du mets horrible où, d'un repas sans fin,
 La vengeance assouvit une éternelle faim.

Au-dessous de Mena la Muse castillane
 Plaçait, dit-on, Villene auprès de Santillane (6) ;
 Pour éclairer ses droits à ce poste assez beau
 Les flammes d'un bûcher sont un triste flambeau.
 D'un jugement absurde, épargné par l'histoire,
 Mena, tes nobles vers ont vengé sa mémoire :
 Il te doit nos respects. Plus heureux, plus fécond (7),
 Santillane portait au fils de Jean second
 Les accords du poëte et les pensers du sage ;
 De ses doctes leçons, hélas ! quel fut l'usage ?
 Jamais prince indocile, au trône destiné,

N'apprêta plus d'ennuis à son front couronné (8) :

Henri de sa faiblesse a lassé l'anarchie.

Son inflexible sœur refait la monarchie :
 Aragon et Castille, unis par son hymen,
 Redemandent Grenade aux fils de l'Yémen,
 Qui vont d'adieux plaintifs saluer notre terre.
 Ils n'étaient plus ces jours où l'ardent cimenterre
 Semblait frapper les coups d'un peuple de géans :

¹ *Francesca di Rimini*, épisode aussi intéressant qu'extraordinaire du chant de l'Enfer.

Des maires du palais sous des rois fainéans (9),
Constamment la révolte auprès du despotisme (10),
L'Islamite égorgé par un autre Islamisme (11),
Toujours quelque alfaki, toujours quelque inspiré
Déchirant les lambeaux de l'État déchiré;
Nos bras, enfin, laissaient du puissant Ommiade
Un simulacre vain dans la seule Grenade (12).
Elle accueillait toujours, en attendant des fers,
Les danses, les tournois, les amours et les vers;
Et la conquête y prit, pour la Muse espagnole,
Le dire harmonieux, la piquante hyperbole,
Le coloris arabe et le rythme nombreux,
Qui rachète le vide aux psaumes des Hébreux,
Et cet art, où la Grèce est par nous surpassée,
De revêtir d'un corps l'image et la pensée.
Bientôt l'Espagne s'ouvre un immense horizon :
Et, tels que d'Éolie en forçant la prison
Les vents font éclater leur fougue comprimée,
Tel le peuple espagnol sur la terre alarmée
Déborde, en d'autres lieux contraint de déployer
L'énergique chaleur qu'étouffe son foyer.
Au dedans tout est gêne, au dehors tout est gloire :
C'est peu d'un nouveau monde au char de la victoire,
Il peut rouler encore : un vainqueur éminent
Y veut porter nos fers à l'ancien Continent.

Digne de répéter les exemples d'Athènes ;
 L'Italie, asservie à nos armes hautaines,
 Savante, a triomphé des fiers triomphateurs :
 Aux pieds de son Parnasse abaissant nos hauteurs,
 Elle nous fait aimer ses célèbres génies,
 Et nous impose enfin ses propres harmonies.

Boscan de l'habitude a rompu le lien (13)
 Le premier, et support du rythme italien,
 Mais faible trop souvent, son vers, avec adresse,
 Encadre une pensée et parfois la redresse.
 Dans le vague amoureux par Pétrarque jeté,
 Ailleurs d'un amour simple il peint la vérité ;
 Et, s'il chante sans feu, s'animant quand il cause,
 D'un ton rempli de charme il entretient Mendoze :
 Mendoze, chef terrible, adroit ambassadeur (14),
 D'un nom vingt fois célèbre illustrant la splendeur,
 Orateur énergique, historien fidèle,
 Poète, a qui Boscan communiqua son zèle :
 Recueillons-en les fruits : nous devons à leurs mains
 D'avoir à Garcilasse aplani les chemins.

Déjà ce nourrisson du Pinde et de la Thrace
 Des chantres d'Ausonie interrogeait la trace,
 Lui-même, hôte des bords où l'écho mensonger
 Répétait Ugolin, disait Laure ou Roger ;

Du prince qui l'aimait il y soutint les armes :
O souvenir rempli de regrets et de larmes !
Mars jaloux a brisé l'espoir d'un dieu rival ;
Ses grâces, ses destins, son courage fatal,
Aussi bien qu'à sa muse, attachent au poète,
Et d'un double devoir chargent son interprète.



L'aimable Garcilasse, à la cour attiré,
Y jouissait heureux d'un talent admiré ;
Mais son nom, mais un sang fidèle à se répandre (15)
Demandent d'autres lieux; il brûle de s'y rendre,
Et, dans Vienne assaillie, oppose à Soliman
Un chevalier de Charle, issu d'une Guzman
Triomphant sur les mers, Charle, à qui tout prospère,
D'un pirate insolent poursuivra le repaire :
Les champs où fut Carthage ont vu ses Castellans ;
Garcilasse à Tunis conduit les assaillans,
Frappé deux fois : depuis, sur son noble visage
Le sceau du fer tranchant publiait son courage.

Sous les yeux de son prince il s'était signalé :
Il doit croire aux faveurs..... Quel est donc l'exilé,
Qui, tourné vers des bords où vainquit son épée,
Du Danube germain charme une île escarpée?

D'une ingrante punie il redit les tourmens ¹,
 Les soucis, les regrets, le bonheur des amans ².
 Il a, comme Tibulle, à la tendre élégie
 Des sons mélodieux prodigué la magie,
 Guerrier ainsi que lui; faut-il que les destins
 Renouvellent Ovide aux rivages lointains!

Le poète guerrier sur les humides plaines
 A vogué, couronné des palmes africaines;
 Mais Carybde et Scylla n'offraient pas un écueil
 Pareil, ô Parthénope, à ton riant accueil.

Cependant, la rigueur cède à la bienveillance
 Qu'inspirent ses talens ainsi que sa vaillance :
 Son empereur va rendre aux aigles consolés
 L'intéressant banni : quels tributs cumulés
 Promet à son espoir cette belle Italie,
 De sa muse, de lui, d'enchantemens remplie!

Infortuné! L'hiver a fait place aux beaux jours;
 Le chantre du printemps au bois de ses amours
 Vole heureux, et rencontre une flèche rapide.
 C'en est fait, chantre pur de la rose de Gnide:
 Six lustres fermeront le cercle de tes ans:
 Quitte le tendre objet de tes soins caressans,
 Par qui de tes leçons, hélas! la mieux suivie
 Doit être un beau trépas au printemps de la vie;

¹ Épisode d'ANAXARÈTE dans l'Ode à la *Fleur de Gnide*.

² Sonnets, Élégies, Chants divers.

Amour, louange, honneurs, tout ce qui t'a flatté,
Tu perds tout ce qui fut ; l'avenir t'est resté.

Charle alors pénétrait aux champs de la Provence ;
Devant douze drapeaux son digne preux s'avance,
Mesurant l'allégresse aux récents déplaisirs.

Proche de ce Fréjus, fécond en souvenirs,
Dans une tour antique, en nos camps enfermée,
Un gros d'arquebusiers résistait à l'armée :
A peine étaient-ils cent, mais tous de ces Français
Que façonne l'honneur à ne fléchir jamais.
Ils attendent l'assaut ; il a sonné : l'audace
Offre à leurs premiers coups le bouillant Garcilasse ;

Il tombe : avant le temps par la Parque vaincu,
Quel héros s'arrêta ! quel poète eût vécu !

Sa perte douloureuse a navré le monarque ;
Il veut de ses regrets consacrer une marque,
Une marque terrible ! Il commande, et le fort
Voit flotter sur ses murs l'étendard de la mort :
Ses nobles défenseurs, hécatombe muette,
Tombent tous, immolés aux mânes du poète.

Non, tu n'acceptas point cet hommage de sang,
Ame pleine d'amour ; mais plutôt, gémissant,
Mais, retrouvant plutôt des larmes légitimes,
L'idole cette fois pleura sur les victimes.

NOTES

DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

- (¹) Des temps dignes du roi, fratricide barbare,
Que par un fratricide a puni Trastamare,
Peu de noms sont restés. . . .

Les déchiremens qui suivirent le règne d'Alphonse X, l'horreur portée au comble par la vie et par la mort de Pierre le Cruel, fils du onzième Alphonse, n'étaient guère propres à favoriser les concerts des muses. « On dirait » s'écrie M. Quintana « qu'à cette époque malheureuse, les hommes de Castille n'avaient d'âme que pour haïr, » et des bras que pour exterminer. » Nous n'y trouvons dans la carrière poétique que l'archiprêtre Ruiz, dont il sera parlé spécialement; l'historien Ayala, qui fit aussi des vers; le juif Don Santo, un nommé Pero Gomez, et l'infant Don Manuel ¹, petit-fils du roi saint Ferdinand. Ce prince est auteur d'un ouvrage intitulé *Le comte Lucanor*, qui

(¹) Mort en 1347.

se compose d'une cinquantaine de nouvelles, terminées chacune par une pièce de vers. On a relevé deux de ces vers, particulièrement à cause du rythme qui se trouve être l'endécasyllabe italien :

*Non aventuras mucho tu riqueza ,
Por consejo del home que ha pobreza :*

Le sens n'en est pas à dédaigner, il porte :

« Et garde-toi d'aventurer ton bien ,
» Par le conseil des hommes qui n'ont rien. »

Quelques critiques, dont nous ne partageons pas l'opinion, ont trouvé la versification de cet auteur plus soignée que celle de son oncle le roi Alphonse X.

(2) Seul un prélat galant, accueilli par Vénus,
.....
Sur ses contemporains d'assez haut domina.

Jean Ruiz, archiprêtre d'Hita, obtint une réputation poétique qu'il a conservée de nos jours. Son nom est répété avec complaisance, même par des personnes qui s'occupent rarement de vers. C'est une gloire

traditionnelle, aussi peu contestée qu'examinée. On peut accorder à cet auteur de l'invention, de la vivacité, même de la malice; mais, négligeant à chaque pas la mesure, et ayant repris le martèlement de quatre rimes consécutives, il fit reculer la versification; son langage ne vaut pas non plus celui de ses devanciers.

Les sujets traités par l'archiprêtre d'Hita roulent principalement sur l'amour. Ce sont ses aventures galantes intercalées d'apologues, d'allégories, de proverbes, de contes, de satires et de dévotions. On a remarqué le dialogue où le poète demande à la reine de Paphos d'intercéder pour lui auprès de sa maîtresse :

*Señora doña Venus, madre de Don Amor,
Noble dueña homillome yo vuestro servidor.*

.....
*Reyes, duques, e condes, e toda criatura
Vos temen e vos sirven como, vuestra fechura.*

.....
*Di sin miedo tus cuitas, non te embargue vergueña.
Apenas de mil una te desprecie la dueña.
Si la primera onda de la mar ayrada*

*Espantase al marinero quando viene turbada ,
Nunca en la mar entrarie con su nave ferrada :
Non te espante la dueña la primera vegada.*

- » Dame Vénus , mère du sieur Amour ,
- » A vous je dois humblement faire cour ;
- » Puisqu'aussi-bien vous servent , par nature ,
- » Rois , comtes , ducs et toute créature.

Et Vénus , qui se charge de le conseiller , lui répond , entre autres choses :

- » Parle sans peur : le langage pressant
- » Est rebuté d'une à peine sur cent :
- » Si le pilote avait l'âme arrêtée
- » Aux premiers flots de la mer irritée ,
- » Oncques sa nef ne voguerait dessus :
- » Ne faut de femme écouter les refus. »

(3) Prisonnier de ses grands , ou sujet d'un ministre.

La royauté de Jean second de Castille a été exercée , tour à tour , par son favori Don Alvaro de Luna , qui s'était emparé de son esprit , et par

ses cousins les infans d'Aragon ¹, qui s'emparaient de sa personne. Le premier attentat contre la liberté de ce monarque fut du fait du seul infant Don Henri, sans la participation et même en dépit de son frère. Il entra à main armée dans Tordesillas où était le jeune roi, renvoya tous les officiers du palais et le remplit de ses créatures, commettant la garde du prince principalement à Don Rodrigue de Mendoze. Le roi trouva moyen de tromper son gardien à la faveur d'une partie de chasse, et se réfugia à Montalvan que l'on osa attaquer de vive force, mais sans succès. L'historien de Don Alvaro de Luna fait honneur à ce favori de la fuite du prince et de la défense de son asile. Plus tard, les deux frères se saisirent, d'accord, de l'autorité, en se rendant maîtres de la personne du roi, à Medina-del-Campo, où ils

¹ Jean, devenu roi de Navarre par son mariage avec Blanche, héritière de ce royaume, père du malheureux prince de Viane, et, en secondes noces, de l'heureux Ferdinand le Catholique; et Henri, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, l'homme le plus séditieux de cette époque de désordres. Ils étaient fils de Ferdinand, infant de Castille, qui obtint le trône d'Aragon par la décision de neuf juges, et eut un successeur digne de lui dans Alphonse surnommé le Magnifique.

s'introduisirent avec leurs troupes pendant la nuit. Don Alvaro de Luna, au dire encore de son historien, se battit quelque temps dans les rues, et reçut l'ordre du roi de se retirer. Ce prince rompit ses fers en renouvelant le stratagème de sa fuite à Montalvan. Il échappa à la surveillance du comte de Castro, sous la garde duquel les infans l'avaient envoyé à Portillo; depuis la prise de Medina jusqu'à la fuite de Portillo, il s'était écoulé trois ans.

(4) Qu'entre vingt chansonniers lui-même il versifie.

Sans compter Jean de Mena, le marquis de Santillane, et Don Henri de Villene, nommés dans le texte, nous trouvons dans une épître dudit marquis au connétable de Portugal (rapportée et enrichie de notes, par Don Th: Ant: Sanchez), Don Rodrigue de Castro, duc d'Arjona, un Guzman, Don Fernand Porto-Carrero, Don Pedro de Guevara; et un grand nombre encore d'autres faiseurs appartenans à la même époque, et dont le plus distingué est Sanchez de Badajoz, se

montreront dans les recueils, dits *Chansonniers*, de Ramon de Lavia et d'Hernan del Castillo : l'on sait que le connétable Don Alvaro de Luna faisait aussi des couplets ; et le témoignage de l'histoire ne nous laisse aucun doute sur le talent pour rimer du roi Jean second, quoiqu'il ne soit rien resté de lui, ni de son ministre. Enfin, aux deux extrémités de cette série, se trouvent deux hommes qui méritent un article à part dans cette notice : Don George Manrique, qui vit mourir le successeur de Jean second, et Jean Macias, qui appartient au règne précédent.

Manrique a laissé une pièce de vers aussi remarquable par le style et par les pensées que recommandable par son objet. C'est un monument de piété filiale, une élégie à la mort de Don Rodrigue Manrique, grand-maître de l'Ordre de Saint-Jacques. L'auteur, en relevant les grandes qualités de son père et en déplorant sa perte, comprend dans ses regrets et dans son hommage beaucoup d'autres hommes considérables de son temps. La grande victime aussi qu'il avait vu monter sur l'échafaud, ce Don Alvaro de Luna,

à qui Don Rodrigue Manrique avait dû disputer la grand'-maîtrise de Saint-Jacques, et dont la mémoire était encore flétrie, reçoit de l'aimable poète un souvenir doublement généreux.

Cette pièce de vers, quoiqu'un peu monotone, se fait lire avec plaisir, même aujourd'hui; car malgré sa date (70 ans avant Garcilaso) elle pourrait passer pour être d'un auteur vivant. Le langage y a une tournure plus moderne que celle qu'ont affectée quelques écrivains de nos jours.

En voici deux stances :

*Este mundo es un camino
Para otro que es morada*

Sin pesar,

*Mas cumple tener buen tino
Para andar esta jornada,*

Sin errar.

*Partimos quando nascemos,
Andamos mientras vivimos,*

Y allegamos

Al tiempo que fenescemos :

Asi que quando morimos

Descansamos.



JUNTA DE ANDALUCIA

Ministerio de la Alhambra y Generalife
MINISTERIO DE CULTURA

Que se hizo el rey Don Juan ?

Los infantes de Aragon

Que se hicieron ?

Que fué de tanto galan ?

Que fué de tanta invencion

Cual traxeron ?

Las justas y los torneos ,

Paramentos , bordaduras

Y cimeras :

Fueron sino devaneos ?

Que fueron sino verduras

De las eras ?

Ce monde n'est qu'une voie

Qui mène aux lieux où la joie

Est sans fin ;

Mais il faut un tact bien rare

Pour que rien ne vous égare

En chemin.

La vie , aussitôt venue ,

Part et marche , et continue

A marcher :

La limite , qui l'arrête ,

C'est la place toujours prête

Du coucher.

Le roi don Jean de Castille ,
Les infans de sa famille.

Où sont-ils ?

Où sont ces beaux équipages ,
Ces chevaliers et ces pages ,

Si gentils ?

Qu'ont fait leurs jeux héroïques ?
Pour ces tournois magnifiques

Tant d'apprêts ?

Eux et leur faste superbe

Qu'ont-ils été plus que l'herbe

Des guérêts ?

On a conservé du même auteur une composition érotique : le premier couplet, du moins, nous paraît mériter la faveur dont il jouit :

No sé porque me fatigo ,

Si con razon me rendi :

No siendo nadie conmigo

E vos e yo contra mi.

Faut-il donc que je m'étonne

D'avoir subi votre loi ?

Je n'avais pour moi personne ,

Ayant nous deux contre moi.

Nous ne parlerons pas des vers du poète Macias , qui nous sont inconnus ; mais il acheta assez cher la célébrité pour mériter cette notice particulière, indépendamment de ce qu'ont pu être ses talens poétiques.

Don Henri de Villena , mentionné tout à l'heure, et dont nous aurons à nous occuper encore, grand-maître de Calatrava, personnage illustre à plusieurs titres, eut à son service des dames d'honneur et des gentilshommes, et dans le nombre Jean Macias. Une des dames de son palais inspira à son gentilhomme poète une passion dont rien ne put triompher, ni le mariage de sa maîtresse, ni les réprimandes du grand-maître, ni enfin la prison où ce seigneur crut devoir reléguer l'amant intraitable. Celui-ci y passait doucement sa vie à chanter son malheur, son amour et les perfections de l'objet chéri. Le mari furieux, malgré l'impossibilité où son rival était de lui nuire, voulut s'en défaire, et, gagnant le geôlier, il trouva moyen de lancer, par une lucarne, un trait qui satisfit sa cruelle jalousie.

Macias chantait alors une de ses plaintes

passionnées, et il expira en modulant le nom de sa maîtresse. Le sien, qu'on ne sépara plus de l'épithète *amoureux*, devint un objet de culte pour les troubadours du siècle. Le grave Mena, lui-même, a jeté des fleurs sur le tombeau de l'amoureux Macias.

-
- (5) • Un poète au talent joint la philosophie :
 • Son œuvre a fait époque et l'honore aujourd'hui.

Jean de Mena, auteur du poème intitulé *Le Labyrinthe*, a mérité une place honorable dans l'histoire générale de son pays. « Homme » dit Mariana « d'une grande érudition pour l'époque, » fameux par ses poésies, composées en langue vulgaire; la versification rude, le génie élégant. » On voit son tombeau à Tor-de-Laguna, bourg du royaume de Tolède. Sa mémoire se conserve » et durera en Espagne »

L'historien a parlé du poète à l'occasion de la mort du jeune Laurent Davalos, fils du connétable, à qui Mena a consacré plusieurs strophes

de son grand poëme : nous allons tâcher d'en faire
apprécier un passage particulièrement estimé :

*Bien se mostraba ser madre en el duelo
Que hizo la triste despues que ya vido
El cuerpo en las andas sangriento tendido
De aquel que criara con tanto desvelo;
Ofende con dichos crueles al cielo,
Con nuevos dolores su flaca salud,
Y tantas angustias roban su virtud
Que cae la triste muerta por el suelo.*

*Rasga con uñas crueles su cara,
Hiere sus pechos con mesura poca,
Besando a su hijo la su fria boca
Maldice la manos de quien lo matara;
Maldice la guerra do se comenzara,
Busca con ira crueles querellas;
Niega a si mesma reparo de aquellas
Y tal como muerta viviendo se para.*

Decia llorando con lengua rabiosa :
« O matador de mi hijo, cruel;
» Mataras a mi, dexaras a el;
» Que fuera enemiga no tan porfiosa.

- » *Si antes la muerte me fuera ya dada ,*
 » *Cerrara mi hijo con estas sus manos*
 » *Mis ojos delante de los sus hermanos ,*
 » *E yo no muriera mas de una vegada. »*

Bien à sa douleur on voit une mère ,
 Qui sur des brancards regarde aujourd'hui
 Sans vie étendu le corps de celui
 Qu'un jour dans ses bras portait toute fière ;

Accuse le ciel , maudit les exploits ,
 Et guerre cruelle et fer homicide ;
 Couvrant de baisers la bouche livide ,
 Meurtrit son visage et tombe sans voix.

Bientôt , en ces mots , reprend à se plaindre :

- « O toi , de mon fils barbare assassin ,
 » Fallait fuir sa lance et percer mon sein :
 » Étais ennemie assez moins à craindre.

 » Si morte j'étais , ainsi que le vois ,
 » De cette main-là , devant les siens frères ,
 » Le fils que je pleure eût clos mes paupières ;
 » Et moi ne mourrais alors qu'une fois. »

Faisons maintenant entendre M. Quintana sur
 l'ensemble du poème de cet auteur.

« *Le Labyrinthe* a eu le sort des ouvrages qui
 » sortent des catégories ordinaires : il a obtenu
 » plusieurs réimpressions ; il a été imité, com-
 » menté. Il est arrivé ainsi jusqu'à nous, et, s'il
 » est vrai que la rudesse du langage et la mono-
 » tonie du rythme n'en rendent pas la lecture
 » agréable d'un bout à l'autre, du moins on aime
 » à le feuilleter, on peut en citer des morceaux,
 » on en parle toujours avec estime. Mais, décidé
 » à écrire sur les événemens de son temps, l'auteur
 » aurait dû s'éloigner du centre des troubles et des
 » manœuvres qui tourmentaient alors la Castille :
 » c'était le moyen de mieux voir et de juger avec
 » indépendance. Jean de Mena s'imposa une tâche
 » que ne pouvait remplir un homme de cour ; et
 » son esprit vigoureux, restreint à n'employer
 » qu'une partie de ses forces, est demeuré loin de
 » la hauteur où plus de liberté l'aurait fait at-
 » teindre. »

Ce poëme est écrit en strophes d'*art majeur*,
 au nombre de trois cents.

- (6) « Au-dessous de Mena, la Muse castillane
» Plaçait, dit-on, Villène auprès de Santillane. »

Le mérite littéraire de Don Henri de Villena, poète et mathématicien, est une chose reconnue par la postérité, d'après le témoignage de ses contemporains, et, peut-être, en vertu du fait même qui nous a privés d'autres preuves : ses ouvrages furent condamnés au feu. « On eut pour certain, » dit simplement Mariana, « que, dans son désir de savoir, il se laissa entraîner à apprendre l'art con- » damnable de la nécromancie. » Le généreux Mena ne craignit point de s'élever contre un jugement d'ignorance et de terreur, à l'époque même où il fut exécuté.

C'est une particularité remarquable que le peu de bonheur de cet illustre grand seigneur écrivain.

Don Henri de Villena eut pour aïeul maternel le roi Henri II de Castille : son aïeul paternel, le marquis de Villena, avait marié ses deux fils aux deux infantes, sœurs de Jean I^{er}. Notre Villena perdit son père à la bataille d'Aljubarrota, et sa famille perdit le marquisat dont s'empara le roi

Henri III, par suite d'une discussion sur la dot de ses tantes. Mais l'intérêt de ce prince fit nommer grand-maître de Calatrava le petit-fils du marquis dépossédé. Toutefois, pour commander légalement à l'Ordre, don Henri de Villena eut à se séparer de sa femme, riche héritière, et, par d'autres raisons, il fut jugé convenable qu'il renonçât à ses possessions patrimoniales en faveur de la couronne. Là-dessus, son élection fut contestée; la décision du souverain pontife lui enleva la grand'-maîtrise; il n'y eut de définitif que ses renonciations.

(7)

▲
Santillane portait au fils de Jean second
Les accords du poëte et les pensers du sage.

Plus fécond.

Don Iñigo Lopez de Mendoza, premier marquis de Santillana, mort en 1458, fut, on peut le dire, l'homme le plus recommandable de son temps, par la réunion d'un beau caractère, avec une très-grande variété de talens et de connaissances. Il est inconcevable qu'il ait pu composer tout ce qu'il a écrit, au milieu des discordes civiles, des

guerres d'Aragon, de Navarre et de Grenade, de ses guerres particulières pour la défense de ses domaines, et des affaires politiques dont il fut constamment occupé. On voit le catalogue de ses œuvres dans le premier volume de la compilation de Sanchez, qui renferme aussi des détails intéressans sur la vie de ce seigneur. Notre texte indique celle de ses poésies imprimées qui marque le plus : c'est son livre des *Proverbes*, composé pour l'instruction du prince héréditaire Don Henri ; l'intitulé de quelques chapitres donnera une idée de l'esprit de cet ouvrage :

De l'Amour et de la Crainte. — De la Prudence et de la Sagesse. — De la Justice. — De la Patience et de la modération en corrigeant. — De la Sobriété. — De l'Envie. — De l'Amitié.

Quant à l'exécution, le rythme en vers très-courts et à rimes redoublées a trop gêné le poëte ; le développement des pensées et la diction en général s'en sont ressentis.

Parmi les poésies inédites du marquis de Santillane, qui existent dans les archives de son descendant, le duc de l'Infantado, on distingue

deux petits poèmes l'un sur la fin tragique du comte Don Alvaro de Luna, et l'autre sur la bataille navale entre les Aragonais et les Génois, en 1453. Nous rapporterons de cet auteur une petite pièce qui a fait fortune : on la retrouve dans tous les recueils :

*Moza tan fermosa
No vi en la frontera
Como una vaquera
De la Finojosa ;*

*Faciendo la via
De Calataveño
A Santa Maria,
Vencido del sueño,
Por tierra fragosa
Perdi la carrera,
Do vi la vaquera
De la Finojosa.*

*En un verde prado
De rosas e flores
Guardaba ganado,
Con otros pastores.*

*La dixre : « donosa »
 Por saber quien era
 Aquella vaquera
 De la Finojosa.*

*Non tanto mirara
 Su mucha beldad,
 Por que me dexara
 Con mi libertad.*

*La vi tan hermosa
 Que apenas creyera
 Que fuese vaquera
 De la Finojosa.*

*Plus belle, je crois,
 Ne voit la frontière
 Que jeune vachère
 De Fenouil-aux-Bois.*

*De Sainte-Marie
 Allant à Caveil,
 Fus pris de sommeil,
 Dans une prairie.
 Ce fut cette fois
 Qu'ouvrant la paupière,*



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSERVIA DE CULTURA

Je vis la vachère
De Fenouil-aux-Bois.

Dans cette prairie
Gardait ses troupeaux,
Assise en repos,
Sur l'herbe fleurie.
— « Écoute ma voix, »
Lui dis, « nymphe belle »
— « Vachère, » dit-elle
« De Fenouil-aux-Bois. »

De partir, sans doute,
Devais me presser,
Pour ne pas laisser
Mon cœur sur ma route :
A peine conçois,
Tant elle m'est chère,
Qu'elle soit vachère
De Fenouil-aux-Bois.

- (8) « Jamais prince indocile, au trône destiné,
• N'appréta plus d'ennuis à son front couronné. »

Pendant les troubles qui remplirent le règne de Jean second de Castille, on est sûr de rencontrer son fils et héritier Don Henri, mêlé à quelque mouvement, tantôt pour, tantôt contre Don Alvaro de Luna; ou bien en querelle avec le roi son père, pour son propre compte. Ce fut un homme à lui, le comte de Castro, qui fut donné pour gardien au roi dans la captivité de Portillo. Le prince héréditaire, en devenant roi, trouva le trône entouré de factieux qu'il avait faits ou soutenus. Un soulèvement ne tarda pas à éclater pour exiger des grâces. On y voit figurer en première ligne l'archevêque de Tolède; Pacheco, marquis de Villena; Manrique, amiral de Castille; Giron, grand-maître de Calatrava; les comtes d'Alva et de Plasencia. Il fallait un prétexte : on n'en trouva pas de plus honnête que de refuser au roi le titre de père de la princesse Jeanne, née de son auguste hymen. On veut qu'elle soit adultérine, et le roi impuissant. Il

faut qu'il déclare pour son héritier son jeune frère, l'infant Don Alonso. Le marquis de Villène entre à main armée dans le palais de Ségovie, pour enlever la famille royale. Il échoue : mais, plus tard, la faction réussit à s'emparer de l'infant Don Alonso. Elle se renforce du duc de Medina-Sidonia, de Pierre Velasco, fils du comte de Haro, du comte d'Arcos et de Don Alphonse d'Aguilar ; et voici la fameuse scène qui eut lieu à Avila, telle que notre historien Mariana le rapporte :

« La chair du corps » dit l'espagnol « tremble
 » quand on se rappelle une si grande honte de
 » notre nation ; mais il est bon d'en parler, afin
 » que les rois apprennent, par cet exemple, à
 » commander d'abord à eux-mêmes, et ensuite à
 » leurs sujets. La chose se passa de la sorte :

» En dehors des murailles d'Avila, il fut éle-
 » vé un échafaud de planches, où l'on plaça la
 » statue du roi Don Henri, avec ses habits royaux,
 » et autres accessoires de la souveraineté : trône,
 » sceptre, couronne. Les grands s'assemblèrent :
 » le peuple était accouru en foule. Là-dessus, le

» crieur public prononça, à haute voix, le jugement porté contre le monarque. A mesure qu'il en énonçait les dispositions, on dépouillait, peu à peu, la statue des attributs de la royauté. L'infant Don Alonso, y présent, fut élevé à sa place et proclamé roi. » Il était alors âgé de onze ans. Sa mort enleva cet instrument aux factieux ; il y eut des rapprochemens, mais l'autorité royale et les prétentions paternelles de Henri n'y gagnèrent rien. En vain le monarque déclare, au lit de mort, nommer pour son héritière sa fille, la princesse Jeanne, et la recommande à ses exécuteurs testamentaires, au marquis de Santillane, au comte de Benavente, au connétable de Castille, au duc d'Arévalo : un parti plus fort favorisait l'infante Isabelle, sœur de Henri, et ce fut elle qui régna.

(9) Des maires du palais sous des rois fainéans.

Le titre de maire du palais est d'une exactitude littérale appliqué aux différens chefs qui gouvernèrent l'Occident islamite pendant la vie du neu-

vième et dernier successeur, en ligne directe, au califat d'Abderrhame. Hixem II, dans ses vicissitudes, commit toujours l'autorité à celui de ses grands qu'il nommait chef ou préfet de sa maison, *al-haghib*. Nul ne mérita, non plus, mieux que ce malheureux prince le titre de roi fainéant. Mais il y aurait de l'injustice à l'étendre jusqu'à son père Alhakem II, à qui celui de débonnaire conviendrait davantage. Le pluriel énoncé au texte a besoin de comprendre un autre rejeton dégénéré d'un autre tronc illustre, Jusef-ben-Muhamad, de la dynastie des Almohades, sous lequel tous les walis gouvernèrent arbitrairement, et opérèrent la chute de ces dominateurs.

(10) « Constamment la révolte auprès du despotisme »

L'état ne se vit guère exempt de rébellions même aux plus beaux jours des Ommiades : celle d'Aben-Hassun, continuée par son fils Giafar, commencée sous le cinquième calife Muhamad, couvrait, pour ainsi dire, toujours, lorsque les suites

de la faiblesse d'Hixem II amenèrent de toutes parts la désobéissance.

Ce monarque indolent, représenté d'abord par le grand Almanzor, puis par les deux fils de celui-ci, qui héritent successivement de la charge d'al-haghib, représenté sous le même titre qu'eurent les Almanzors, par son cousin Abdelgiabar qui le dépossède et l'enferme; délivré et soutenu par le nouvel haghib, le fidèle Wadha, qu'il sacrifie; dépossédé et sacrifié par le rebelle Suleiman, qui prend la couronne; le malheureux roi Hixem, disons-nous, porta le coup mortel au prestige de la souveraineté et de la race ommiade. En vain il se fait des choix dans cette famille; ils demeurent sans effet sur les chefs des provinces qui se sentent assez forts pour se maintenir indépendans. De là nous voyons bientôt des rois de Malaga, des rois de Séville, des rois de Grenade, des rois de Tolède, des rois de Badajoz, des rois de Sarra-gosse, de Carmona, d'Ecija, d'Almeria, de Denia, de Lorca, de Murcie, de Valence, etc., indépendamment des rois califes de Cordoue.

- (11) • L'Islamite égorgé par un autre Islamisme ;
 • Toujours quelque alfaki, toujours quelque inspiré... •

Abdalá-ben-Yasim, disciple du docte Abu-Ysag, va dans le désert instruire la tribu Gudala. Il la mène contre ses voisins les Lamtunes, et ceux-ci vaincus deviennent les plus ardens sectateurs et les principaux instrumens de l'alfaki. Il leur donne un roi et le nom d'*Almoravides*, c'est-à-dire, voués à Dieu ; et dans le premier lieutenant du roi, nommé par le prédicateur Ben-Yasim, nous voyons ce Jusuf-ben-Taxfin qui (toujours au nom d'Alá et pour la propagation de la loi de Mahomet), exterminant des Mahômétans, et construisant de nouvelles mosquées, finit par mourir souverain du double empire islamite de l'Afrique et de l'Espagne. Ainsi disparurent les chefs qui s'étaient partagé les dépouilles des Meruans.

Mais voilà qu'un Abdalá-ben-Tamurt, de la tribu africaine Masamude, est allé à Bagdad entendre les leçons du célèbre Aben-Ahmed, l'Algazali. Il se trouvait auprès de son maître, lorsqu'un voyageur d'Occident apporta la nouvelle que

les doctrines de cet illustre alfaki avaient été condamnées par le collège de Cordoue, et ses livres lacérés et jetés au feu, après la confirmation du jugement donnée par l'amir¹ almoravide : « O Dieu ! » s'écrie l'Algazali « détruis ses royaumes comme il » a détruit mes livres, » — « Demande, ô iman², » lui dit Ben - Tamurt, « qu'ils périssent par mes » mains. » — « Alá, que ce soit par les mains de » cet homme, » reprit l'alfaki.

On voit bientôt Abdalá - ben - Tamurt, ayant pris le nom d'*Al-Mehedi*, ou l'envoyé, entouré de chefs dévoués, qu'il appelle *Almohades*, c'est-à-dire, hommes de Dieu, prêcher la guerre contre les hérétiques et marcher de victoire en victoire.

Suivent l'extermination des chefs et la destruction des mosquées almoravides ; et la carrière sanglante de *Jusuf*, créature de l'alfaki *Abdalá-ben-Yasim*, est parcourue jusqu'au bout par *Abdelmumen*, visir de l'alfaki *Abdalá-ben-Tamurt*. Ainsi finit la domination séculaire des Almoravides.

¹ Amir : prince ; le prince des fidèles, ou calife : Amir Amuménin.

² Iman, docteur sacré.

- (12) « Nos bras, enfin, laissaient du puissant Ommiade
 • Un simulacre vain dans la seule Grenade. »

Déjà, malgré la puissance que rallièrent successivement autour du califat d'Occident, la dynastie des Almoravides et celle des Almohades, on avait vu couronner d'utiles succès les efforts de l'Espagne chrétienne, luttant contre ces deux races compactes et belliqueuses. C'est aux Almoravides qu'ont fait la guerre Alphonse VI et le Cid. C'est contre les Almohades qu'a remporté Alphonse VIII la mémorable victoire des Navas. Quand ces Almohades, vainqueurs de ces Almoravides, cèdent à leur tour aux Beni-Merines, l'état musulman espagnol était à peu près réduit aux provinces méridionales. Les Beni-Merines, puissans en Afrique, ne le sont pas assez en Espagne pour empêcher les rébellions et de nouveaux morcellemens ; et les voies se trouvent préparées pour que l'œuvre qui devait être terminée à Grenade par le roi Ferdinand le Catholique, soit commencée à Séville par le roi saint Ferdinand.

- (13) « Boscan de l'habitude a rompu le lien
» Le premier ;

Jean Boscan Almogaver ¹ appartient encore à la classe nombreuse de nos poètes, distingués d'ailleurs par leur naissance. On le vit considéré à la cour de Charles-Quint et estimé du monarque : il fut l'ami et l'éditeur de Garcilaso, et, d'après celui-ci, les hautes qualités du duc d'Albe, Don Ferdinand, auraient été le fruit des soins de Boscan dans l'éducation de ce seigneur.

L'imitation que Boscan fit de l'italien ne s'entint pas au rythme ; malheureusement il n'eut pas assez de génie pour faire excuser le mauvais goût des quintessences amoureuses, pris dans ses modèles. Sa lyre définira longuement l'état d'une âme éprise, absente de l'objet aimé. La douleur augmente : le terme de la vie approche ; mais l'espérance vient la soutenir : l'imagination s'en mêle et n'en finit pas. Mais l'illusion s'enfuit et l'affliction recommence. Le souffrant cherche des dis-

¹ Barcelonnais, mort vers le milieu du seizième siècle.

tractions dans les objets extérieurs ; mais il n'y a que son extérieur qui puisse y prendre goût : l'intérieur s'y refuse. On se recommande au courage ; non pas pour qu'il triomphe de la passion, mais pour que l'on puisse résister à la douleur par le moyen de l'espoir. Les odes soutenues de Boscan, ainsi que ses sonnets, à très-peu d'exceptions près, tiennent de ce système qui n'a que trop et trop long-temps prévalu. On place au nombre des exceptions un sonnet dont voici le fond dans la traduction du début et de la fin :

Laisse-moi respirer, importune pensée ;
 Qu'il te suffise enfin de l'excès de mes maux ;
 Je les endure ai tous : quelle ardeur insensée
 T'excite à t'efforcer d'en trouver de nouveaux ?
 Comment, n'a point la mort terminé mes disgrâces ?
 En des instans de calme, où la raison me luit,
 Si je tourne la tête, et regarde mes traces,
 Je frémis en voyant par où je fus conduit.

*Dexadme en paz, ó duros pensamientos :
 Basteos el daño y la verguenza hecha :*

*Si todo lo he pasado ¿ qué aprovecha
Inventar sobre mí nuevos tormentos ?*

*Natura en mí perdió sus movimientos ;
El alma ya los pies del dolor se echa ;
Tiene por bien en regla tan estrecha
A tantos casos tantos sufrimientos.*

*Amor, fortuna y muerte que es presente
Me llevan a la fin por sus jornadas :
Y a mi cuenta, debria haber llegado.*

*Yo, quando acaso afloxa el accidente,
Si vuelvo el rostro y miro las pisadas,
Tiemblo de ver por donde me han pasado.*

Mais dans un genre de poésie plus analogue à son talent, dans son Épître à Don Diègue Hurtado de Mendoza, Boscan parle amour et raison avec autant d'aménité que de convenance. Il compare la douceur de la tendresse conjugale avec les écarts d'une passion désordonnée : il occupe de sa vie, de ses projets, de ses amis, d'une assez grande variété d'objets, sans laisser beaucoup à demander au poète en même temps qu'il fait ai-



DON DIEGO HURTADO
DE MENDOZA.

Bordes del 2.

1814 en Luchmann

mer l'écrivain. Quoi qu'il en soit, ce qui a fondé la célébrité de Boscan, c'est la révolution opérée dans le rythme héroïque espagnol, de laquelle nous avons dit qu'il fut l'auteur. Sa dédicace à la duchesse de Soma apprend de quelle manière les instances du seigneur Navagero, ambassadeur de la république de Venise à Madrid, le décidèrent à se vouer à l'endécasyllabe italien. Son vers, bientôt perfectionné par Garcilaso, expulsa de la haute poésie le vers d'Alphonse X, que venait d'illustrer Ména:

(14) Mendoze, chef terrible, adroit ambassadeur,

Don Diego Hurtado de Mendoza, né à Grenade dans les dernières années du quinzième siècle, commandeur de Calatrava, conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, son ambassadeur à Venise, à Rome, à Londres, au concile de Trente; lieutenant-général de ses armées, et grand gonfalonier de la Sainte Église, fut aussi docteur en théologie, en philosophie et en droit; bachelier pour les langues hébraïque, grecque, arabe et latine; ami de Boscan et de Garcilaso, et zélé coopérateur de la

réforme métrique , entreprise par le premier.

L'éloquence de Mendoze se fit connaître au concile de Trente, par les plus beaux discours qu'y entendirent les Pères, et ses talens comme négociateur se montrèrent surtout à l'élection du pape Jules III. C'est par le titre d'ambassadeur qu'on le désigne le plus souvent, pour le distinguer des autres Mendozes historiques et, notamment de ses frères : Don Luis, qui commanda à Tunis sous Charles-Quint ; Don Bernardino, qui obtint contre les Barbaresques le triomphe naval d'Arboran et fut tué devant Saint-Quentin ; Don Francisco, général de la cavalerie en Flandre, et grand-amiral d'Aragon, et Don Antonio, qui passa de la vice-royauté du Mexique à celle du Pérou. Don Diègue (l'ambassadeur) fut nommé capitaine général de la province toscane de Sienne dans des temps difficiles : il y exerça des rigueurs qu'il crut nécessaires et dont sa gloire a beaucoup souffert.

Historien estimé pour son Histoire de la guerre contre les Moresques, conduite par son neveu le marquis de Mondejar, auteur d'autres ouvrages historiques, de commentaires politiques, enfin

d'un grand nombre d'écrits en prose, tous marqués au coin d'un esprit supérieur, ce grand seigneur a traité en vers les sujets les plus élevés de l'ordre social; c'étaient sans doute de beaux jours de la monarchie espagnole que ceux où de pareilles occupations délassaient nos grands.

Toutefois le Parnasse n'a pas vu briller de son plus bel éclat cet écrivain illustre : son style dans la haute versification est embarrassé et sans couleur, et son vers encore brut. C'est dans le genre satirique et badin, vers lequel on ne l'aurait pas cru aussi porté, qu'il s'est exercé avec un succès reconnu, mais trop souvent dans des pièces écrites pour l'intimité, et abondantes en traits qui en ont empêché la publication. On cite, dans le nombre, des éloges facétieux *de la Carotte*, *de la Puce*, *des Cornes*. Voici une de ses bluettes, qu'on trouve dans les recueils imprimés :

Prends pitié de mes soucis,
 Et tes rigueurs adoucis,
 Fière Éonne;
 Celui qui fit la lionne
 A fait aussi la brebis.

Abuser de la victoire
 Contre qui livra son cœur
 Rapetisse le vainqueur,
 Et donne au vaincu la gloire.
 Tu deviens, et c'est bien pis,
 Jeune Éonne,
 Avec les agneaux lionne,
 Avec les lions brebis.

A te chercher il en coûte
 Plus que de perdre ses pas ;
 Mais qui ne te cherche pas
 Ne voit que toi sur sa route.
 C'était mieux quand je te vis,
 Gente Éonne,

Avec les lions lionne,
 Avec les agneaux brebis.

Un amant de bien t'irrite,
 Tu l'évinces, et tu crois
 Avoir fait tomber ton choix
 Sur le plus rare mérite.
 Différens sont nos avis,
 Belle Éonne,
 Car ton lion, ma lionne,
 N'est pour nous qu'une brebis.



JUNTA DE ANDALUCIA

Proyecto Monumental de la Alhambra y Generali
 CONSEJERÍA DE CULTURA

Ten ya de mi compasion :

Y ablanda tu condicion ,

Zagaleja ;

Que el que te hizo leon

Te pudiera hacer oveja.

Haber , Zagala , victoria

De un siervo sin libertad

Es dar al vencido gloria

Y al vencedor poquedad :

Trata con humanidad

A quien vences con razon ,

Zagaleja ,

Sé leona con leon ,

Y con corderos oveja.

UNTA DE ANDALUCIA

Si a quien huye y no te quiere

Sigues tú como perdida ,

El pastor , que por ti muere ,

Cornudo va a la otra vida :

Siempre andarás de partida ;

Mas nunca en una opinion ,

Zagaleja ,

Siendo con leon oveja ,

Y con oveja leon.

B.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

*Das higas al que agradece
 Por mercedes los pesares,
 Y das favores a pares
 Al que no te los merece :
 Pues ese que te parece
 Conforme a tu condicion,
 Zagaleja,
 Tu le tienes por leon,
 Y nosotros por oveja.*

Don Diègue de Mendoze vécut long - temps retiré à Grenade, après avoir été rappelé de son commandement en Toscane, où il avait eu peu de bonheur. Il mourut à Valladolid l'année 1575.

- (15) « Mais un nom, mais un sang, fidèle à se répandre,
 » Demandent d'autre lieux : il brûle de s'y rendre,
 » Et dans Vienne assaillie, oppose à Soliman
 » Un chevalier de Charle, issu d'une Guzman. »

Don Alonso Pérez de Guzman, surnommé le Brave, souche des ducs de Medina-Sidonia, acheta bien cher la considération que l'Espagne accorde à son sang. C'est sous le fils coupable du malheureux

Alphonse X que ce vaillant Don Alonso défendait contre les Africains la ville de Tarifa, récemment reprise par les armes espagnoles. Son fils tombe au pouvoir des assiégeans, et ceux-ci menacent de le mettre à mort si la place ne leur est livrée. Loin de fléchir, Guzman, du haut de la muraille, leur jette son épée pour se montrer résigné au sacrifice, au point d'en fournir lui-même l'instrument. Il se retire : il entend bientôt des cris poussés par ses soldats qui voyaient la barbare exécution de la plus horrible menace ; mais quand il eut appris la cause de ces clameurs, « Je croyais, » dit-il avec sérénité, « que les ennemis étaient entrés dans la » place. » Les Africains levèrent le siège, désespérant de triompher d'une fermeté si inébranlable.

ESPAGNE POÉTIQUE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

PREMIÈRE DIVISION,

COMPRENANT UNE PARTIE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

GARCILASO.

SAINTE-THERÈSE. — LE PÈRE LOUIS DE LÉON.

— HERRERA. — CERVANTES. — GÓNGORA.

DEUXIÈME DIVISION,

EMBRASSANT DEUX TIERS DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LOPÉ DE VEGA.

LUPERCE D'ARGENSOLA ET BARTHELEMY D'ARGENSOLA.

— QUEVEDO. — RIOJA. — VILLEGAS.

JUNTA DE ANDALUCIA

Biblioteca General de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

INDICATION DES MODÈLES,

*d'après lesquels nous donnons les portraits des
auteurs suivans :*

GARCILASO.

Tableau, long-temps la propriété des marquis de Villena,
qui a passé à la maison des ducs de Médina-Sidonia.

HERRERA.

Gravure portée par la première édition des œuvres de cet
auteur. (Séville 1656.)

LOPÉ DE VEGA.

Portrait ancien, propriété de la succession de Don Juan de
Yriarte, bibliothécaire de Ferdinand VI.

QUEVEDO.

Gravure publiée par Don Juan Sedano, éditeur du *Parnaso
español*, d'après le portrait original qu'il possédait



GARCI LASSO DE LA VEGA.

Bordes del:

Isid. de Engelmann

ESPAGNE POÉTIQUE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

PREMIÈRE DIVISION,

COMPRENANT UNE PARTIE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

GARCILASO.

SAINTE-THÉRÈSE. — LE PÈRE LOUIS DE LÉON.

— HERRERA. — CERVANTES. — GÓNGORA.

GARCILASSE. ental de la Alhambra y Generalife

CONSEJERÍA DE CULTURA

GARCILASO DE LA VÉGA naquit à Tolède l'année 1503. Il fut chevalier de l'ordre de Calatrava ; son père , grand commandeur de Léon , ambassadeur de Ferdinand et d'Isabelle à la cour de Rome , seigneur de Batrès et d'Arcos , avait reçu en dot le marquisat d'Avellanède , avec la main de Doña Sancha de Guzman. Les noces furent faites par le roi d'Aragon lui-même, à qui la mariée appartenait de près. Notre

poète épousa, à l'âge de vingt-quatre ans, Doña Hélène de Zuñiga, dame d'honneur de la reine de France, et en eut un fils, héritier de son nom et de son sort, tué avant sa vingt-cinquième année, à la défense d'Ulpiano.

Le précis en vers sur la vie de cet intéressant écrivain n'en énonce pas exactement la durée : il vécut trente-trois ans.

« N'est-il pas merveilleux, » dirons-nous encore avec M. Quintana, « qu'un homme qui meurt si » jeune, et qui a suivi la carrière des armes, ait » pu, sans des études classiques, et seulement » aidé de son talent et de son goût, tirer » tout à coup notre poésie de l'enfance, la faire » marcher sur les traces des anciens et des écri- » vains modernes alors les plus célèbres, sou- » vent rivaliser avec eux, et, l'ornant, de grâces » et de sentimens qu'il tire de son propre fonds, » lui faire parler un langage doux, pur, élé- » gant et harmonieux ? » On eût désiré qu'il s'attachât moins à imiter, et qu'il se livrât davantage à ses propres inspirations. On deman-

derait quelquefois plus d'art et de convenance dans la disposition de ses poèmes; mais il a montré infiniment plus de talent qu'il n'en fallait pour éviter les défauts qu'on y trouve.

Garcilasse est devenu classique; à quelques *italianismes* près: son tact exquis l'a fait si bien choisir dans le castillan que trois siècles n'ont pas vieilli son langage.

L'aménité de son caractère porta son talent vers l'épigramme et vers l'épigramme. Le poème dont l'auteur de ce Recueil s'estimera heureux d'avoir pu rendre quelques beautés, est le plus renommé parmi les ouvrages trop peu nombreux de notre jeune poète. On distingue encore une ode à la *Fleur de Gnide*, et deux autres grandes épigrammes, dont celle surtout qu'il dédia à la comtesse d'Urénna rappelle bien le chantre de Némorin et de Salice. Dans celle qui suit, dédiée au vice-roi de Naples, marquis de Villa-Franca, l'auteur déplore la mort d'une jeune dame de la cour, Doña Isabelle Freyre, épouse du seigneur Fonseca. On pourra voir

plus loin de quelle manière notre autre grand poète, l'autre Vega, traite un sujet semblable, qui le touchait personnellement.

Plusieurs littératures se sont accordées pour applaudir au mouvement qui termine la peinture d'Élise expirante par cette apostrophe inattendue :

Et toi, que faisais-tu, divinité des bois ?

Y tú, rústica diosa, donde estabas ?

L'époux désolé continue d'adresser à Diane, considérée comme Lucine, sa plainte et ses reproches touchans.

Le goût moderne pourra néanmoins désapprouver l'intervention d'un personnage mythologique dans une pareille situation. On ne veut point qu'il nous suffise de parler en vers pour devenir païens. De plus, les divinités d'Homère, dont il a déjà fallu, à d'autres époques, que des avocats tels que J.-B. Rousseau, Voltaire et le grand Corneille, prissent la défense, semblent avoir perdu leur procès dans notre siècle, au

jugement de peuples un peu dégoûtés. Mais, lors même que l'on jugerait d'après ces préventions les poésies des nations moins dédaigneuses, il faudrait toujours avoir égard aux dates : c'est une considération que nous invoquons ici pour tous les cas où elle sera applicable ; et, quant à l'ouvrage dont il s'agit, rappelons-nous qu'il a pour lui trois cents ans.

Garcilaso de la Vega fut d'une beauté remarquable ; il posséda tous les talens d'agrément, et excella surtout dans la musique ; il joignit les formes les plus élégantes à l'impétuosité qui distingua sa valeur.

I.C. Monumental de la Anambray Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

UNTA DE ANDALUCIA

SALICE ET NÉMORIN.

EGLOGUE LYRIQUE.

Je vais de deux bergers, Némorin et Salice,
Répéter les douleurs et les concerts rivaux :
Leurs troupeaux en goûtaient les sons avec délice,
Oubliant la douceur des herbages nouveaux.

Toi, par d'heureux travaux,
Par ton nom, par toi-même,
Honneur du rang suprême :
Soit que, dans le repos, tu médites, admis
Aux soins du diadème,
Soit, magnanime Alban, qu'à nos fiers ennemis
Tu montres l'autre Mars, à l'Espagne promis :

~~~~~

Soit que , dans une trêve aux soucis de la gloire ,  
 Tu presses de tes jeux les hôtes des forêts ,  
 Que ton coursier, sous toi respirant la victoire ,  
 Lasse et livre à la mort l'ennemi des guérets ,

Accueille mes regrets :

Le jour n'est pas encore

Où, libre et plus sonore ,

Ma lyre , dans le calme , osera d'autres airs ;

Avant que me dévore

La flamme qui m'anime , et dérobe à mes vers

Les vertus du héros qui remplit l'univers.



En attendant que brille un jour , dont la Fortune

Laisse entrevoir l'aurore à mes avides yeux ,

Et qu'il m'acquitte enfin de la dette commune ,

Imposée au talent par tes faits glorieux ,

Que l'arbre aimé des cieux ,

Dont la feuille te donne

Ta brillante couronne ,

Du lierre timide aide les nœuds légers ;

Et d'ombre l'environne :

Mes chants sauront te suivre à travers les dangers ;

Écoute , cependant , les chants de mes bergers.



Se dégageant des flots, radieux et superbe ,  
 Le soleil éclairait les sommets obscurcis ,  
 Lorsqu'auprès d'un ruisseau qui serpente dans l'herbe ,  
 Salice , tristement sous des saules assis ,

Du courant indécis

Au paisible murmure ,

Se plaint d'une parjure :

Quoiqu'absente, il lui parle ; encor que rebuté ,

Toujours il la conjure :

Et cet amant naïf, en sa simplicité ,

Déplore ainsi l'état où l'amour l'a jeté :



« Insensible à mes maux, Galatée inhumaine,  
 Tu me quittes, je meurs, et c'est là mon désir :

Pourquoi vivre sans toi ? Cette aurore ramène

Un jour riant, partout quelque espoir à saisir ,

Quelque espoir de plaisir ;

Jour et nuit, à toute heure ,

Il faudra que je pleure.

Mais toi, quand tu trahis l'amour et ton serment ,

N'importe que j'en meure ,

Ne crains-tu pas du ciel le juste châtement ?

Mes larmes, sur tous deux coulez également.



» Pour toi j'aimais des bois la sombre solitude ,  
 Les prés , les eaux , les fleurs , tout ce qui te plaisait :  
 Quelle était de ton cœur alors l'ingratitude ?

La sinistre corneille en vain me le disait ;

Un songe m'instruisait :

C'était ma triste histoire ;

Je refusai d'y croire :

Je venais abreuver mon troupeau , mais toujours

Sitôt qu'il voulait boire ,

Le Tâge s'enfuyait par de nouveaux détours ,

Et moi , tout haletant , j'en poursuivais le cours.

~~~~~

» Pour quelle oreille encor ta voix s'adoucit-elle ?

Quels yeux cherchent tes yeux ? Pour qui m'as-tu laissé ?

Sur qui se reporta la foi d'une infidèle ?

Quel ormeau reverdit de ma vigne embrassé ?

Ah ! tout est renversé :

Le nœud qui vous assemble

Promet d'unir ensemble

Le serpent et l'oiseau , les loups et les brebis.

Que tout le monde tremble

D'un sort heureux , qui mène à ces revers subits :

Mes pleurs , seuls vous n'aurez ni retours , ni répits.

~~~~~

» Tu me quittes ! Pourtant , le berger de Mantoue ,  
 Après moi , disais-tu , ne serait plus cité :  
 J'ai des produits certains ; plus d'un canton avoue  
 De mes troupeaux nombreux la race et la beauté :  
     Guadarrame en été ,  
     Et , pendant la froidure ,  
     Les champs d'Estrémadure ;  
 Né d'honnêtes parens , Salice a de l'honneur ;  
     Sans vanter ma figure ,  
 Je ne changerais pas avec ton suborneur ;  
 Mais son bonheur... oh ! oui , je voudrais son bonheur.

~~~~~

» Peux-tu m'abandonner sachant combien je t'aime ?

Règneras-tu jamais sur un cœur plus soumis ?

Déchu de ta faveur , j'ai honte de moi-même ;

J'évite l'entretien de proches et d'amis.

Et tu te raffermis

Dans ta rigueur barbare !

Tu te montres avare

D'un regard , le dernier jeté sur mes douleurs !

Déjà tout le déclare :

Le chant des oiseaux même annonce que je meurs :

Coulez , je prie en vain , coulez , mes tristes pleurs.

~~~~~

» Écoute, et j'aurai dit : ce gazon sut te plaire ;  
 De ces arbres parfois tu recherchais l'abri ;  
 Tu regardais souvent couler cette onde claire :  
 Pourquoi répudier des lieux qui t'ont souri ?

Si d'un amant chéri

Tu veux t'y voir suivie,

Satisfais ton envie,

Sans crainte d'y trouver un amant odieux :

A qui m'ôte la vie

Je puis céder la place. Allons, mes tristes yeux,

Il nous faut, pour pleurer, adopter d'autres lieux. »



Ainsi chanta Salice : à sa voix la montagne  
 A, de loin, renvoyé des sons compatissans ;  
 La douce Philomèle à son tour accompagne,  
 Par ses airs ingénus, les échos gémissans.

Mais de nouveaux accens

Déjà se font entendre :

Plus malheureux, plus tendre,

Némorin modulait des tons plus élevés :

Ah ! qui saura les rendre,

Ces regrets douloureux, ces accords achevés ?

Muses, ce sera vous : seules vous le pouvez.





« Ruisseau, qui dessinâs ces rives arrondies,  
 Arbres, qui vous mirez dans ses limpides eaux,  
 Oiseaux, qui dans les airs semez vos mélodies,  
 Plante, qui cheminant vas serrer ces rameaux :  
     J'étais si loin des maux,  
     Dont maintenant m'accable  
     Le sort impitoyable,  
 Que vous avez suffi pour délecter mon cœur :  
     Comme un rêve agréable,  
 A l'entour ma pensée errait avec douceur,  
 Et chaque souvenir rapportait du bonheur.



» Ici, dans les chaleurs, endormi sous ce hêtre,  
 J'avais, en m'éveillant, Elise à mes côtés ;  
 Où donc est-elle ? Où sont ces regards où mon être,  
 Tout entier suspendu, cherchait ses volontés ?  
     Où sont tant de beautés,  
     Qu'adore ma mémoire ?  
     Ce sein, ce cou d'ivoire,  
 Appui du noble faite élégamment posé,  
     Ceint de grâce et de gloire ?  
 Édifice fragile et non moins exposé,  
 La terre le recouvre, un souffle l'a brisé.



» Élise, qui m'eût dit que ces lieux pleins de charmes,  
 Aux temps qu'ils nous voyaient rêver à notre amour,  
 Me reverraient sans toi, sans amour, dans les larmes,  
 Marchant comme privé de la clarté du jour ?

La nature, à l'entour,

Comme toi s'est flétrie :

De cette herbe appauvrie

La brebis s'éloignant cherche d'autres gazons ;

Plus de route fleurie ;

La plante parasite envahit les sillons,

Depuis que mon soleil a voilé ses rayons.



» Par tant de souvenirs ma douleur plus active  
 Doit se rendre importune aux échos de ces champs :

Telle du rossignol la compagne plaintive

Remplit les bois voisins de ses regrets touchans.

Elle pleure, en ses chants,

Sa récente couvée,

Qu'à l'écart observée,

Vint enlever du nid l'oiseleur inhumain ;

Tu me fus enlevée

De même, ô chère amour ! la mort sut le chemin,

Et ce fut dans mon cœur qu'elle enfonça la main.



» Tes cheveux, dont tu sais que j'avais une tresse,  
 Je les porte attachés à l'un de tes rubans,  
 Sur ce cœur déchiré ; là je les sens, les presse,  
 Et, pour les regarder, quelquefois les reprends :  
     Que de pleurs j'y répands !  
     De ma brûlante haleine  
     L'ardeur les sèche à peine,  
 Que d'autres flots de pleurs courent les arroser :  
     Pour divertir ma peine  
 Je les compte, souvent chacun par un baiser :  
 Et la douleur me laisse un moment reposer.



» Mais comment oublier cette nuit lamentable,  
 Cette nuit qui, déjà dévouée au malheur,  
 De Lucine amenait l'instant inévitable ?  
 Ton regard égaré, ta mortelle pâleur ?  
     Ces accens de douleur ?  
     Ta voix enchanteresse,  
     Source de tant d'ivresse,  
 Si déchirante alors ? Je l'entends cette voix  
     Implorer la déesse,  
 Et résonner, hélas ! pour la dernière fois !  
 Et toi, que faisais-tu, divinité des bois ?



» Te fallait-il forcer quelque animal sauvage ?  
 Du réveil d'un berger pressais-tu le moment ?  
 Pouvais-tu , sans pitié pour mon triste veuvage ,  
 Sans regrets , voir détruire un objet si charmant ?

Vouer à ce tourment

Ton Némorin fidèle ,

Celui de qui le zèle

T'honorait à l'égal du plus puissant des dieux ?

Je pleure , et toi , cruelle ,

Tu ris : sourde à nos cris tu charmes d'autres lieux ,

Laisant tout ce que j'aime expirer à mes yeux.



» Élise , maintenant tes immortelles traces  
 Vont mesurant des cieus les mouvans cercles d'or :  
 Mais pourquoi m'oublier ? Demande au Dieu des grâces  
 Que vers toi , comme toi , j'élève mon essor.

Qu'ensemble , ensemble encor ,

Nos âmes consolées

Cherchent d'autres allées ,

D'autres ruisseaux baignans dans leur paisible cours

D'autres sombres vallées ,

Où je puisse te voir et t'entendre toujours ,

Sans craindre désormais de perdre mes amours. »



Sans jamais soulager le poids qui les opprime,  
D'un long accablement ils sortent tous les deux ;  
Car , au delà des monts, au-dessous de leur cime,  
Le soleil a caché le foyer de ses feux :

Sur un fond nébuleux

Peu d'instans il les lance ,

Et l'horizon balance ,

Mais l'ombre a , tout à coup, franchi les derniers plans.

Au milieu d'un silence ,

Parfois interrompu par leurs troupeaux bêlans ,

Les menant devant eux , ils marchent à pas lents.



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generali  
CONSEJERÍA DE CULTURA

## ÉGLOGA.

## SALICIO Y NEMOROSO.

EL dulce lamentar de dos pastores ,  
Salicio juntamente y Nemoroso ,  
He de cantar sus quejas imitando ;  
Cuyas ovejas al cantar sabroso  
Estaban muy atentas , los amores  
De pacer olvidadas , escuchando.

Tú que ganaste obrando  
Un nombre en todo el mundo ,  
Y un grado sin segundo :  
Agora estés atento , solo y dado  
Al ínclito gobierno del estado ,  
Albano , agora vuelto a la otra parte ,  
Resplandeciente , armado ,  
Representando en tierra al fiero Marte :

Agora de cuidados enojosos  
 Y de negocios libre, por ventura,  
 Andes a caza el monte fatigando,  
 En ardiente ginete, que apresura  
 El curso tras los ciervos temerosos,  
 Que en vano su morir van dilatando;

Espera que en tornando

A ser restituído

Al ocio ya perdido,

Luego verás ejercitar mi pluma  
 Por la infinita innumerable suma  
 De tus virtudes y famosas obras,

Antes que me consuma,

Faltando a ti, que a todo el mundo sobras.

En tanto que este tiempo, que adivino,  
 Viene a sacarme de la deuda un día,  
 Que se debe a tu fama y a tu gloria;  
 Que es deuda general, no solo mía,  
 Mas de qualquier ingenio peregrino,  
 Que celebra lo digno de memoria;

El árbol de vitoria,

Que ciñe estrechamente

Tu gloríosa frente,

Dé lugar a la yedra, que se planta

Debaxo de tu sombra y se levanta  
 Poco a poco arrimada a tus loores ;  
 Y en quanto esto se canta ,  
 Escucha tú el cantar de mis pastores

---

Saliendo de las ondas encendido  
 Rayaba de los montes el altura  
 El sol , quando Salicio recostado  
 Al pié de un alta haya en la verdura ,  
 Por donde un agua clara con sonido  
 Atravesaba el verde y fresco prado ;  
 Él , con canto acordado ,

Al rumor que sonaba

Del agua que pásaba ,

Se quejaba tan dulce y blandamente ,

Como si no estuviera de allí ausente

La que de su dolor culpa tenia ;

Y así como presente

Razonando con ella le decia :

---

« Ó mas dura que mármol a mis quejas ,

Y al encendido fuego en que me quemo ,

Mas helada que nieve , Galatea !

Estoy muriendo , y aun la vida temo ;

Témola con razon , pues tú me dexas ,